



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

C'EST aux *Concerts des Champs-Élysées* que se rencontre toujours les femmes élégantes qui n'ont point encore quitté Paris. L'orchestre de M. Musard a la vogue pour les quartiers des Tuileries, de la Chaussée-d'Antin, Saint-Honoré, etc., etc. Chaque soir, c'est là que s'aperçoivent les toilettes de foulards, de tissus de laine, de mousseline des Indes, et les beaux points d'Angleterre, et les capotes en paille de riz, et les bottines en satin noir, et les jolis gants toujours frais, et les rubans de gaze qui ne se voient jamais fanés. — Dans un style plus modeste, les *Concerts du Jardin Turc* rassemblent, sous la brillante harmonie que dirige Tolbecque, le Marais civilisé et affranchi de plus en plus de cette physionomie spéciale qui faisait reconnaître un habitant de la rue Saint-Louis à la raideur de sa cravate, le glacé de ses gants queue de serin, le parfum de bergamote qui s'exhalait de sa chevelure.

Aujourd'hui le Marais est venu se re-tremper au balcon de l'Opéra et des Italiens, il est venu se faufiler dans la triple rangée de fashionables qui forment chaque soir ce que l'on appelle encore le boulevard de Gand. Il s'est avancé jusque dans la grande allée du bois, où des calèches, remplies de jolies femmes, se croisent et s'entremêlent comme des corbeilles de fleurs, tandis que des cavalcades, élites de la *jeune France*, font jaillir, sur de pacifiques piétons, des nuées de poussière. En somme, on reconnaît que le propriétaire du Marais a gagné immensément depuis quelque tems. Son charmant *Jardin Turc*, avec ses ombrages touffus, ses gloriottes de verdure, où circulent la bière mousseuse et la franche gaité; ces allées où les époux se montrent sans rougir de leur cordialité matrimoniale, où de bonnes mères, mises en joli guingamp rose, et ayant leur schall attaché par deux épingles sur leurs épaules, viennent voir s'amuser leur petite famille; tout cela

enfin a pris un nouvel aspect de fête et d'élégance depuis que les artistes conduits par Tolbecque y exécutent chaque soir de délicieuses symphonies, et y portent à leur tour le prestige d'un plaisir à la mode, *les Concerts d'été*.

CHAPEAUX.— Parmi les ornemens de chapeaux, simples et faciles à exécuter, nous citerons une paille d'Italie coupée en capote, bavolet et nœuds en ruban de taffetas corinthe. Un bouquet formé de deux bottes d'hyacinthes, l'une blanche et l'autre corinthe, séparées en deux parties égales.

— Depuis quelque tems on a vu des capotes en paille cousue doublées en velours noir et ayant un velours noir croisé autour de la forme et venant se boucler de côté. D'autres ornemens du même genre étaient en velours grenat. Enfin on voit aussi des *paillassons* sur lesquels sont des bandes de velours noir cerclées autour de la forme et bouclées de côté. La bride qui passe sous le menton est également en velours. Cette organisation, qui a réuni les contrastes des modes de l'été et de l'hiver, peut être regardée comme un caprice, plutôt que comme une mode, et nous ne garantissons pas sa durée.

— On rencontre encore beaucoup de chapeaux dont la passe est si courte, qu'ils forment plutôt l'effet de petits bonnets. Les brides, attachées très en arrière vers les oreilles, dégagent ainsi beaucoup les joues et font paraître la figure large et ronde, ce qui ne sied pas également bien. En général, les passes un peu plus longues et descendant assez bas de chaque côté, sont plutôt adoptées. On voit beaucoup de capotes en gros grain uni, doublées de crêpe, et ornées d'un nœud de ruban de gaze.

— Un chapeau très-distingué était en erêpe gris-perle, orné d'une rose et de branches de jasmin; au bord une ruche en blonde; les rubans en gaze rose.

— Nous avons vu porter sous les cha-

des ruches en tulle rose, bordées d'une petite blonde formant une écaille à jour. La légèreté et le reflet de cet ornement sont très-jolis et avantageux à la physionomie.

FANTAISIES. — On fait de petits sacs en mousseline brodée, doublés en taffetas rose, et entourés d'une jolie dentelle un peu froncée. Ils se ferment par des rubans de taffetas rose, terminés au bout par un nœud ou des glands. On peut aussi faire ces sacs en tulle. Ils sont carrés, entourés d'une guirlande, et au milieu un riche dessin, ou un médaillon dans lequel est brodé son chiffre. Cet ouvrage occupe beaucoup de jeunes personnes, et plaît tant pour son utilité que pour sa variété, car on peut faire les broderies en laine de couleur, en soie, etc. — Les broderies sur mousseline étant l'ouvrage le plus favorablement adopté pendant l'été, nous donnerons dans un de nos prochains numéros le patron d'un collet qui a paru dernièrement dans le *Journal des Demoiselles*, et qui a eu beaucoup de succès dans son exécution. Nous pensons que ce modèle, qui est en *surplus* de nos gravures ordinaires, sera agréable à la plupart de nos abonnées, et, pour atteindre ce but, nous leur adresserons à l'avenir divers accessoires du même genre.

— On voit un nouveau genre de bijoux, qui consiste en un bracelet d'émail travaillé richement et réuni à une bague par une petite chaîne qui flotte ainsi depuis le poignet jusqu'au doigt. La chaîne et la bague sont d'un travail assorti à celui du bracelet. Cet ornement peut se porter également au-dessus du gant. Il est probable que nous en verrons beaucoup cet hiver. Ils se trouvent chez M. Bourguignon, passage de l'Opéra.

GIGOTS EN DUVET. — Les demoiselles DELEUIL, *rue Boucher, n° 8, près le Pont-Neuf*, ont l'honneur de prévenir les dames qu'elles fabriquent des gigots en duvet, dans la dernière perfection, et qu'ils ont l'avantage de ne jamais se déformer.



MARIE.

Restée veuve à l'âge de vingt-quatre ans, avec deux enfans en bas âge, Hortense Belaime forma de nouveaux liens, autant pour satisfaire aux besoins de son cœur, que pour donner un protecteur à ses filles.

Louise, qui comptait quelques années de plus que Marie, obtint de sa mère et de son beau-père une préférence que semblait motiver sa faible santé.

Dans ce corps frêle et délicat se trouvaient un esprit jaloux, un caractère exigeant, qui se manifestèrent aux premières lueurs de la raison. La jeune Marie devint un objet d'envie pour Louise. Ses baisers enfantins, ses douces caresses à ses parens, causaient un profond chagrin à Louise, et sa santé, déjà si chancelante, présenta les symptômes les plus alarmans. L'exil de l'innocente Marie devenait nécessaire; il fut prononcé. Elle fut bannie du toit paternel, et placée dans un couvent de.... D'abord elle versa bien des larmes, puis son âge, puis le tems la consolèrent. Les années développèrent les richesses de son ame, les agrémens de son esprit. Enfant chérie de la communauté, elle envisageait sans crainte le jour où son sort se trouverait lié pour jamais à cet asile devenu son univers. Elle ignorait cet enivrement flatteur, mais souvent trop payé, que la beauté obtient dans le monde.

Dix-sept printems formaient sa couronne de jeunesse et de fraîcheur, et quelques émotions inconnues se glissaient dans son ame. La verdure du jardin lui semblait plus belle, les fleurs plus suaves, les zéphirs plus doux, le ciel plus radieux. Je ne sais de quelle pompe se parait la nature à ses yeux, mais, pour la première fois, Marie sut qu'elle était belle, et elle se réjouit d'être en harmonie avec les brillans aspects qui l'entouraient. —

Ces pensées fugitives et caressantes la quittaient dans l'intérieur du couvent, où la monotone régularité des exercices venait briser les gracieux effets de sa jeune imagination.

Cependant il n'entraît pas dans l'intention des parens de Marie de lui faire prendre le voile. Elle fut rappelée dans sa famille lorsqu'elle attendait l'ordre de se revêtir de l'habit de novice.

Louise aussi était ravissamment jolie, et ses succès dans la société donnaient à son humeur une facilité qu'elle ne devait point à la nature. Elle resta un instant étonnée de ce luxe d'attraits répandu sur la personne de sa sœur. Mais un regard jeté sur la glace qui réfléchissait son image la fit sourire de la crainte qui avait traversé son esprit en regardant Marie.

M^{me} Delcourt reçut sa fille avec bonté; Delcourt, avec orgueil. Il n'avait pas vu, comme chez Louise, les grâces du bel âge arriver une à une chez Marie. Elle apparaissait à ses yeux dans tout l'éclat de ses charmes.

Plusieurs partis se présentèrent pour Louise et Marie, et toutes deux les refusèrent par divers motifs. Louise, parce que, accoutumée à dominer dans l'intérieur, voyant tout plier aux premières manifestations de ses desirs, elle craignait de ne pouvoir s'accoutumer aux complaisances soumises d'une épouse, dont sa mère lui donnait l'exemple.

Marie, toute amour et douceur, ne redoutait pas comme sa sœur cette abnégation nécessaire de la volonté dans le mariage; mais, heureuse du présent, elle ne voulait rien changer à sa situation. Son père la comblait des marques de sa tendresse. Il lui répétait souvent : « Je dois beaucoup t'aimer, pour te rendre ce qui te fut ôté dans ton enfance; » et ses caresses le disaient mieux encore. Transportée de reconnaissance, Marie jetait au cou de son père ses bras charmans, en disant : « Toujours, toujours avec toi. » Il la menait dans les assemblées, et les

louanges prodiguées à sa fille, car il la regardait comme telle, retentissaient délicieusement dans son cœur.

M^{me} Delcourt s'aperçut que Marie captivait toutes les affections de son beau-père ; elle en sut bon gré à celui-ci : alors elle n'avait plus à se reprocher sa constante prédilection pour Louise. D'après cela, il se forma chez Delcourt une manière d'être qui convenait à tous. Louise et sa mère attiraient chez elles les personnes qui leur plaisaient, tandis que Delcourt, fier de Marie, la conduisait aux lieux où elle obtenait des suffrages qu'eussent fait taire les prétentions de Louise.

C'était surtout dans les concerts où Marie paraissait avec tant d'avantages, que Delcourt était ravi de sa fille. Sa voix mélodieuse et pure allait remuer en lui toutes les fibres de son être. Dans la timide émotion que lui procuraient ses succès, Marie cherchait les yeux de son père pour y prendre une assurance qu'elle sentait lui échapper. Et quand d'un accent ému elle retraçait l'abandon, les espérances de l'amour, c'était encore sur Delcourt que se dirigeait cette physionomie enchanteresse ; elle eût rougi de pudeur en paraissant adresser à un autre ce langage de la tendresse qu'elle croyait juste de faire entendre à un père.

Delcourt était dominé par des passions vives et énergiques qui donnaient à son caractère une violence quelquefois redoutable. La douceur de sa femme, au lieu de réprimer ces dispositions fâcheuses, comme elle s'en était flattée dans les premiers tems de leur hymen, contribua à augmenter le despotisme de cette humeur altière. Mais lorsque Marie, effrayée de ces accès, regardait son père avec des yeux pleins de larmes, et restait muette devant ce courroux indomptable, celui-ci s'apaisait subitement, son front devenait calme, et s'approchant de sa fille : « Rassure-toi, lui disait-il, ton regard a fait fuir mon ressentiment. » Et la jeune fille souriait avec joie et innocence, et ses lèvres

s'appuyaient doucement sur la main d'un père soumis par elle.

Marie se balançait délicieusement sur un abîme. Elle contemplait l'azur éclatant qui brillait sur sa tête, et ne sentait pas la terre trembler sous ses pieds. Entraînée, sans le savoir, par une passion incestueuse, elle s'applaudissait d'un sentiment qui répandait sur sa vie des torrens d'ineffables délices, et, dans sa funeste illusion, elle rendait grâce à Dieu qui lui faisait trouver, dans un amour qu'elle croyait filial, les joies pénétrantes, les célestes ravissements du ciel.

Lui aussi brûlait d'une horrible flamme ; mais, plus coupable que sa fille, il en connaissait la nature et n'en frémissait pas. Loin de là, il emploie les sophismes de la passion pour se persuader qu'il peut céder à ses criminels desseins.

Il remonte dans les siècles passés, s'arrête à ces unions de famille commandées par la barbarie des tems anciens. Il voit le frère engagé à la sœur, l'oncle à la nièce. Mais aucun exemple de son amour impie ne vient l'absoudre. Il s'écrie avec rage : « Eh bien ! ce sera moi qui affranchirai les hommes d'une entrave qui m'a terni le bonheur. »

Marie était seule assise devant son piano. Ses doigts légers erraient sur l'instrument qui rendait par intervalle des sons lents et inégaux, indices de la préoccupation d'une âme rêveuse. Elle se perdait dans le charme indicible de sensations douces, de pensées vagues, qui berçaient doucement son cœur. La porte s'ouvre, son père paraît à ses yeux ; elle fait une exclamation de joie, et se jetant dans ses bras : « Je pensais à toi, lui dit-elle. Que je te dois de bonheur ! quel bien précieux que la vie quand le cœur est rempli par la tendresse ! Mais qu'as-tu ? ton regard est sombre, tu détournes la tête. Ah ! tu souffres peut-être ? » Delcourt fait un signe négatif. « Qu'est-ce donc ? reprit-elle ; t'aurais-je déplu ! mon père, mon bon père, réponds-moi. — Ne m'appelle donc pas ainsi, »

reprit-il, en saisissant brusquement la main de sa fille qui resta interdite devant lui.

Il la fait asseoir à son côté, et, lui rappelant les refus qui suivirent la demande de sa main, il veut savoir si elle n'en éprouve aucun regret. — Aucun, répondit-elle d'un air étonné. — Tu veux donc passer ta vie sans amour? — Ne t'ai-je pas, ainsi que ma mère?

Alors Delcourt annonce à sa fille qu'il se propose de faire un voyage qui pourra le retenir long-tems. Elle lui demande, d'un ton chagrin, quand il doit avoir lieu. — Dans deux jours, je me mets en route. Marie se prit à pleurer. — Pourquoi te chagrines-tu? lui dit Delcourt, ta mère te reste. — Ah! ce n'est pas assez, répondit-elle; puis reprenant avec un sourire d'espérance qui brillait au milieu de ses larmes: — Eh! pourquoi ne m'emmènerais-tu pas? Un éclair d'infâme joie parut dans les yeux de Delcourt. — Oui! s'écria-t-il avec l'expression délirante d'une atroce satisfaction, je t'emmènerai; tu le veux; souviens-toi que tu me l'as demandé. Sur tout ne parle de rien à ta mère; tu paraîtras m'obéir, et tu sauras dans peu quel est l'amour que je te porte.

En finissant ces mots, il pressa Marie contre son cœur, et cette étreinte la troubla. Quand il fut sorti, elle chercha à remettre de l'ordre dans ses idées, mais un poids insupportable écrasait son sein. Le ton de son père, l'expression de son regard, la honte mal dissimulée qui paraissait sur ses traits, le mystère qu'il lui imposait, enfin ce baiser paternel qui n'avait plus son auguste caractère, tout cela émeut, effraie la jeune fille. Sa mémoire lui retrace mille circonstances qui répandent une horrible lumière sur le sentiment qu'elle éprouve et celui qu'elle inspire à son père. Cette découverte l'anéantit. Elle regarde autour d'elle si personne n'a lu dans son cœur, et le ciel lui paraît couvert de nuages sombres près d'é-

clater sur elle. D'abord elle veut courir vers sa mère, tout lui révéler; mais la force lui manque pour faire un tel aveu, et d'ailleurs sa mère n'a point de pouvoir sur son époux, il la punirait peut-être d'avoir connu leur épouvantable secret; que faut-il donc faire?

Le lendemain Delcourt annonce son départ en prétextant une affaire. Il fait en même tems connaître son intention d'emmener Marie. M^{me} Delcourt ne fait point d'objection à ce projet, se souvenant qu'une fois Delcourt avait conduit Louise dans une ville qu'elle désirait voir.

La pauvre Marie passe la journée dans l'anxiété de l'incertitude et l'amertume du désespoir. Un moment Delcourt s'approche d'elle. Elle tressaille, et l'insensé croit voir la preuve d'une affreuse sympathie dans le mouvement d'horreur qu'il inspire à sa fille.

Étourdi par cette pensée, il sort craignant de ne pouvoir contenir la joie qui bouillonne en lui. Chaque minute augmente les angoisses de Marie. Tout-à-coup elle se rappelle un parent de sa mère qui habite Paris. Il est bon, elle lui confiera sa peine, il la conseillera. Cette idée reçoit sa prompte exécution. Marie court arrêter une place à la diligence. Le jour du départ s'est levé. Delcourt compte les heures qui lui restent pour atteindre le moment désiré où Marie aura quitté le reste de sa famille pour le suivre seul. Mais Marie est partie avec l'aube; la voiture l'entraîne, tandis que son père rôde autour de sa chambre, étonné de ce long sommeil.

Marie est devant le parent sur lequel repose son espoir. Elle laisse deviner, plutôt qu'elle n'accuse, le motif qui l'oblige de fuir le toit paternel. Bernon s'indigne contre Delcourt, il plaint la désolée jeune fille, et lui montre le préjudice que va souffrir sa réputation du parti violent qu'elle a choisi. Néanmoins il lui promet ses secours et sa protection. Marie est établie chez lui, et donne aux enfans de

Bernon les soins dont les privait la mort de leur mère.

Bernon écrit en toute hâte à M^{me} Delcourt pour lui apprendre l'arrivée de Marie chez lui. Il n'ose pas non plus dévoiler à la pauvre mère le terrible secret de son époux et de sa fille; mais il l'assure que Marie mérite sa pitié et sa tendresse, et lui demande de permettre qu'elle reste près de lui pour soigner sa jeune famille.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

Un Incendie à Constantinople.

1829.

Avez-vous senti quelquefois cette espèce de fièvre qui vous saisit lorsque des bataillons passent devant vous à la course et à grand bruit pour aller à l'ennemi, et qu'ils vous laissent derrière eux, inquiet, sachant seulement que les destins de plusieurs vont s'accomplir?

Or c'était une soirée d'hiver : la bise était froide et l'on aurait dit qu'il n'y avait point de ciel. J'entendais les cent voix des imams (prêtres) qui chantaient le nahmas (la prière) : elles sortaient des airs comme des sons fantastiques, s'appelant de dessus les flots, les hauteurs et les cyprès. Sous ces bruits régnait un lourd silence, et la grande ville semblait morte. Cependant la nuit se faisait profonde, et le crépuscule avait emmené tout son reste de lumière. Je cherchais dans l'ombre les longues flèches des minarets. J'aurais voulu couronner de feux tous les dômes des mosquées comme au jour du Ramazan. J'étais triste de cette nuit du nord. Mon oreille écoutait; j'allais et venais, agité; il n'y avait point assez de vie autour de moi. Je fus bientôt satisfait. J'entendis tout-à-coup les chiens hurler

sur les hauteurs; les crieurs avec leurs lugubres appels et le retentissement de leurs bâtons ferrés; puis tout un peuple qui paraissait se ruer par la ville. Le feu était à Galata! *Janguin war!* Je mélançai sur le Tchardag (espèce de belvédère) du palais. Je voyais l'ancienne cité génoise à l'aide des flammes : elle me parla, mais gémissante et désolée. J'aperçus des maisons presque consumées et des ombres qui s'agitaient avec des gestes bizarres dans des cadres de feu et qui s'évanouissaient de momens en momens; des brandons sillonnaient les airs et menaçaient les kiosques du sérail; des cyprès embrasés apparaissaient comme d'immenses torches autour desquelles se déployaient les ailes sombres de quelques vautours chassés de leurs aires. On voyait autour du cercle de l'incendie les toits se mouvoir couverts de pompes et de travailleurs. Pourtant le vent redoublait et roulait les flammes vers le sud. Je courus hors du palais. Les rues étaient encombrées : c'était toute une ville qui déménageait aux fanaux. J'approchais de la scène : là, c'était une jeune mère, seule dans la boue, et donnant le sein à son enfant qu'elle embrassait avec bonheur; ici, un groupe de femmes turques, un harem, qu'un noir poussait devant lui. Je vis une maison de belle apparence encore, qui chancelait et n'avait plus que quelques momens à se tenir debout. Je demandai à un Turc qui la regardait avec un calme curieux, sans proférer une parole, et retournant seulement son chapelet, quel était le propriétaire. — C'était lui. — Il attendit paisiblement qu'elle fût à terre avant de quitter la place, et me dit alors que les marins français étaient dignes d'être musulmans, et qu'ils marchaient comme des fourmis le long des colonnes. Puis il partit pour se coucher sur quelque fosse, au champ des morts! Maschallah! à la garde de Dieu! Sur le théâtre même de l'incendie, le spectacle était horrible : l'enfer était là avec ses grincemens de dents et ses hurlemens sauvages; c'étaient des chevaux,

des pompes, que l'on poussait avec fureur au milieu de la foule; c'étaient des hommes que l'on renversait sous le bâton, et des Turcs que nos matelots forçaient à grands coups de sabre à travailler; les plombs des mosquées coulaient en ruisseaux; les toits s'écroulaient avec fracas. Il s'agissait de couper l'incendie en démolissant une maison; le propriétaire, homme à turban, jura qu'il appellerait les marins devant le tribunal du cadi, si on portait la hache sur son bien; elle brûlait déjà. C'était la volonté de Dieu; il fallait la laisser faire! Nos compatriotes ne se montrèrent pas aussi fatalistes, et la ville fut sauvée. La nuit s'avancait pourtant; l'incendie se dévorait lui-même; le vent avait diminué et la pluie tombait par torrens. Je partis. Je passai par le champ des morts; là était étendue toute une population vivante parmi les cyprès, les ossements et les arbres funéraires; tous paraissaient résignés; quelques-uns dormaient déjà. Le lendemain, je vis un homme de la loi et je voulus lui parler du triste événement de la veille. Zarar iok, me dit-il, il n'y a point de mal; puisse le padischah (l'empereur) vivre de longues années!

Plusieurs jours après, je retournai sur le théâtre de l'incendie. La terre fumait encore; quelques juifs remuaient les décombres pour y ramasser des clous; des chiens y avaient déposé leurs petits, et des femmes turques venaient s'asseoir au milieu des débris de leurs demeures.

Du tems des janissaires, le feu prit à la maison Franchini, dans le quartier Franc; ils firent leur marché avant de dresser les pompes, et à mesure que le danger croissait, ils enchérissaient. Ils allèrent même jusqu'à verser de l'huile dans les réservoirs, pour faire durer la joie et avoir meilleur prix! Du reste, ce n'était pas chose extraordinaire alors.

CRESSEN.

PÊCHE DES PERLES A CEYLAN.

On voit flotter dans la mer, près de certaines parties du rivage de l'île, d'immenses amas de petits corps qu'on prendrait aisément pour du frai de poisson. Ce sont des huîtres à perles fraîchement écloses, qui, après être restées ainsi quelque tems près de la surface, vont chercher le fond où elles s'attachent à la base des rocs de corail, par le moyen des barbes dont elles sont pourvues, ainsi que beaucoup d'autres coquilles bivalves. Les huîtres qui forment un même banc, ne tiennent pas seulement au fond, mais encore adhèrent les unes aux autres par le moyen de ces mêmes filamens. On ne voit guère arriver au point de perfection que les huîtres des bancs d'Aripo, bancs qui se trouvent à une profondeur variable entre cinq à sept brasses. Au bout d'un certain tems, les liens qui fixaient l'huître à la roche cèdent, et le coquillage reste simplement posé sur le sable; c'est alors seulement qu'il est bon à prendre. Quelques personnes pensent que l'huître peut se détacher à volonté, mais les plongeurs les plus intelligens sont d'opinion contraire. Les coquillages, devenus libres par l'action du tems, ne pourraient pas rester en un lieu où la mer roulerait fortement, mais toute cette partie de la côte est protégée par une barrière de rescifs de corail, et c'est à cette disposition qu'elle doit sa grande supériorité comme station de pêche.

Les perles se trouvent communément dans la partie la plus charnue des huîtres. On en a trouvé jusqu'à soixante-sept de diverses grosseurs dans une même coquille, mais, en revanche, il y a beaucoup d'huîtres qui n'en renferment pas du tout. Il est même à remarquer que les huîtres pauvres sont les mieux portantes, et celles que l'on choisirait le plus volontiers s'il s'agissait de les manger; de sorte que la production des perles paraît liée avec un état maladif de l'animal.

A Aripo, pendant la saison de la pêche, on a un boisseau d'huîtres à perles pour le même prix, à peu près, qu'on a dans nos ports une égale quantité d'huîtres communes. L'épaisseur des bancs n'excède guère vingt-huit pouces. Communément les plongeurs restent de 53 à 55 secondes sous l'eau ; ils peuvent rester, au besoin, jusqu'à une minute et demie. Ils font presque tous usage du talisman destiné à les préserver des requins ; mais ils n'y ont pas une telle confiance, qu'ils négligent pour cela les autres précautions.

Littérature.

Un Mauvais Ménage, scènes de la vie intérieure, par P. Pons*. — L'association conjugale dont ce roman présente le tableau n'est pas précisément ce que son titre semble annoncer. *Un Mauvais Ménage* réveille en effet l'idée de deux époux dont le caractère, les écarts ou les vices contribuent à le rendre tel ; les scènes d'intérieur décrites par M. Pons offrent seulement le contraste de la vertu et de l'impétueux désordre des passions. Le meilleur titre, littéralement parlant, est celui qui résume le mieux la pensée d'un livre : l'auteur eût été plus exact, s'il avait intitulé le sien : *Un Mauvais Mari*. Derval, le principal personnage de ce roman, justifie en effet tout ce que cette épithète peut faire supposer : il est emporté, irascible, jaloux et tyran ; mais Florville, sa femme, taisant à celui même qui l'a mariée les excès dont elle est victime, luttant avec courage contre les agitations qui l'as-

* Deux volumes in-8° ornés de vignettes. Chez l'éditeur Hippé Souverain.

siégent, et conservant encore l'espérance après tant d'épreuves cruelles, est un être supérieur, une créature angélique qui n'a rien de commun avec les conditions d'un mauvais ménage.

Au milieu du tableau de cette union mal assortie, que rembrunit encore l'épisode déchirant de la maîtresse de Derval, l'auteur a placé quelques personnages qui amènent de tems à autre une heureuse diversion à des situations très-dramatiques. Les contrastes surtout n'y sont pas épargnés. Ainsi, près d'un homme fort noir est placée une femme adorable ; un intérieur où tout est trouble et orage est dessiné à côté de celui d'Armand et de Claudine, où le bonheur s'est fixé ; la confiante Isaure est en opposition avec la perfidie d'un séducteur, et la cupidité, la sottise de l'oncle Valbot, avec le noble et spirituel capitaine Marceau.

La lecture de cet ouvrage est attachante ; le style en est élégant et en général chaleureux ; chaque acteur y parle convenablement son langage, si l'on en excepte les lettres écrites par Isaure, qui ne sont pas celles d'une grisette.

— *Lélia* est le roman du jour, roman appuyé de toute la célébrité, la vogue de la plume qui produisit *Indiana* et *Valentine*. M^{me} G. Sand a développé dans cette nouvelle production toute la magie d'un style qui a fait époque dans la littérature féminine. Secouant toutes les entraves des préjugés, elle a fait preuve d'une hardiesse de talent qui peut rivaliser avec nos plus célèbres écrivains. Nous reviendrons sur cet ouvrage, dont l'auteur peut être regardée comme une des gloires de notre sexe.

A ce Numéro est jointe la planche 996.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDET-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N^o 2.^e près le passage de l'Opéra
 Chapeau en crêpe des M^{mes} de M^{me} Cellane Martin place Vendôme, Canesson en
 tulle brodée des M^{mes} de M^{me} Dupis rue St Denis N^o 30.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

